ROGER

FRISON-ROCHE

LA PEAU DE BISON

ROMAN

*

ARTHAUD

Extrait de la publication

ROGER

FRISON-ROCHE

LA PEAU DE BISON

ROMAN

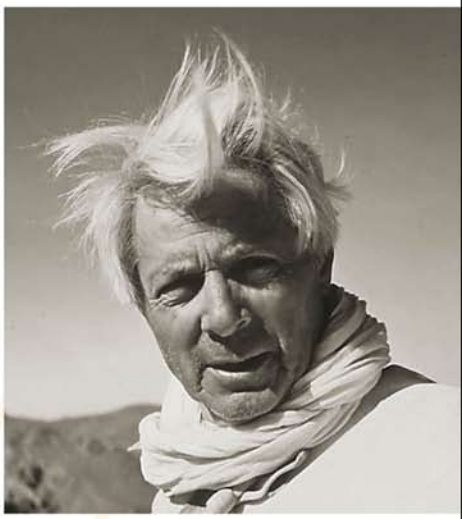

Photo : © Pierre Tairraz

C'est à Snowdrift, village perdu des immensités glacées du Grand Nord canadien, que Max, héros de la Royal Air Force, et Rosa, jeune femme d'origine indienne, abritent leurs amours. Au cœur de cette nature âpre et sauvage, Max reprend peu à peu goût à la vie et oublie les horreurs de la guerre. Mais le destin frappe à nouveau. La mort tragique de Rosa pousse Max à l'exil. Il retourne en France, où son neveu Bruno vient de fuguer. Dès lors, Max consacrera toute son énergie à sauver le jeune homme de la drogue en tentant de lui transmettre sa passion des grands espaces.

ARTHAUD

12-XI Création Studio Flammarion Couverture : Photo © Richard Wear/Design Pics/Corbis

Extrait de la publication

La Peau de bison

Les terres de l'infini

© Flammarion, 1971 pour la première édition, 2012
ISBN : 978-2-0812-7980-3

Roger Frison-Roche

La Peau de bison

Les terres de l'infini

ARTHAUD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

I

L'incommensurable forêt arctique avait cessé brusquement, effacée du paysage, gommée de la carte du monde.

Devant les aviateurs s'étendaient les Barren Lands, les terres stériles éternellement glacées, un univers hostile balayé par les tempêtes, une planète morte. L'horizon incertain de la pénéplaine reculait sans cesse, à peine discernable par la ligne sombre de ses terres gelées, déjà tavelées par les premières neiges d'automne, et ces neiges folles, soulevées par les vents, tourbillonnaient, aspirées par les courants cosmiques pour se mêler aux cavales affolées des nuées venues de l'est, chargées de froid, annonciatrices de blizzard.

En cette fin du mois d'octobre 1960, l'été indien s'achevait brusquement sur les Territoires du Nord-Ouest canadien.

Il avait tenu ses promesses et, à Yellowknife, la capitale de l'or qu'ils avaient quittée quelques heures plus tôt, les sous-bois de la taïga étaient encore recouverts du tapis rouge des baies sauvages mêlées aux mousses spongieuses et aux arbres nains qui rampaient sous l'uniforme manteau sombre de la forêt de spruces. Puis brusquement ils avaient atteint

Extrait de la publication

la *tree-line*, la limite des arbres, qui sépare deux mondes, celui des vivants et celui des roches stériles. Max et Jack allaient s'enfoncer dans ce désert et parfois ils regardaient s'amenuiser derrière eux la cape de velours noir de la taïga qu'ils venaient de survoler. La taïga ! La forêt arctique, particulièrement tourmentée dans la région du grand lac des Esclaves, parsemée de lacs brillants comme des joyaux dans le creuset des roches polies et chauves qui dépassaient à peine la crête effilée des conifères. Bien qu'elle fût inhabitée – hormis le passage de quelques centaines d'Indiens chasseurs de fourrure –, cette forêt, la plus grande du monde, était pour eux un paysage familier, presque rassurant, car elle recelait toutes les formes de vie ; ces milliards de conifères qui hérissaient la plaine, c'était le triomphe de la végétation arctique qui accomplit en trois mois le cycle annuel des autres plantes ; sous leur couvert, une vie animale intense courait, sautait, bondissait, tuait ou était tuée ; au sud du grand lac, là où commencent les peupliers, galopaient les derniers grands bisons de l'Amérique comme aux temps les plus reculés du paléolithique, mais ici, à la limite extrême des arbres, invisible et omniprésente, la gent des fourrures se glissait de terriers en cavernes, souveraine et cruelle : loups gris, lynx, dangereux gloutons[1], ours bruns et noirs préparant leur hibernation, martres, hermines, putois, écureuils gris, noirs ou rouges. À l'affût sur les berges des *creeks*, les loutres se laissaient glisser silencieusement dans

1. Le glouton appelé carcajou par les francophones et wolverine par les anglophones.

Extrait de la publication

les courants à la chasse des truites géantes, les castors consolidaient leurs villages de huttes alignées en amont des barrages artificiels qu'ils avaient bâtis durant l'été. Les oiseaux avaient fui. Un seul était resté : une sorte de petit geai dont le chant familier égayait les campements des trappeurs – on ne comptait pas les grands corbeaux noirs, éboueurs des villages et des forts –, mais tous les autres, les passereaux, les échassiers des marécages avaient précédé dans l'exode les géants qui traçaient maintenant jour après jour dans le ciel la flèche triangulaire des grands migrateurs : escadres d'oies sauvages et de cygnes polaires venues des banquises de l'archipel arctique qui, portées par les courants aériens, regagnaient les bayous de la Louisiane ou les îles de la Floride. L'aigle pêcheur, le dernier, les rejoindrait bientôt, abandonnant son aire accrochée au milieu des falaises granitiques au premier signe d'embâcle des rivières.

La grande forêt n'était plus qu'un souvenir et devant les aviateurs s'étendait à perte d'horizon l'immense toundra sans relief apparent, ciselée de-ci de-là par le cours sinueux d'une rivière qui renvoyait vers le ciel, comme des éclats de phare sur l'infini de l'océan, les pâles rayons d'un soleil reflété par ses glaces en dérive.

Jack McLean recherchait dans tout ce vide géographique un repère qui puisse permettre de situer leur position exacte ; il eut un geste rageur, rejeta les cartes qui encombraient ses genoux.

— Paumés ? interrogea Max.

— Pas encore, mais je ne serai fixé que lorsqu'on aura recoupé la rivière Thélon, prends un peu d'altitude.

Mais plus ils montaient, plus le paysage brumeux se voilait ; ils redescendirent à trois mille pieds.

— La radio ? demanda Jack.

— On est dans le trou, coupé de tout et de tous. À toi de jouer, Grand Maître des Barren !

Jack ne releva pas l'ironie du propos.

— Tu t'y attendais, on doit être au cœur du Keewatin, dans le trou, trop loin de Yellowknife à l'ouest, trop loin de Baker Lake à l'est. Ce qu'il nous faut, c'est croiser la rivière Thélon. Là je suis chez moi, plus besoin de radio, je te ramènerai toujours.

Max ne répondit pas, il était trop soucieux de maintenir son cap, car privé de la radiogonio il ne pouvait se fier qu'à son compas, et avec ce vent de tempête une dérive importante était à craindre. Heureusement les nuées légères de neige poudreuse passaient comme des comètes et n'empêchaient pas toute visibilité.

Max songea à Peter Cowl.

L'an passé, en plein hiver, Peter s'était perdu dans ces immensités ; pris dans le blizzard et à court d'essence, il s'était posé sur la toundra ; on l'avait retrouvé par hasard au printemps suivant, momifié par le froid, à moitié dévoré par les fauves. Il avait tenu cinquante-six jours, d'abord avec les provisions du bord, ensuite en mangeant des renards blancs, qui rôdaient affamés autour de l'épave de l'avion, puis, ayant épuisé son carburant, il avait attendu stoïquement la mort, en notant son agonie sur son carnet de vol. Déjà les loups faisaient cercle autour de lui. À huit jours près, il eût été sauvé. Mais sans vivres et sans feu on ne

Extrait de la publication

tient pas longtemps par 60 °C sous zéro. À moins d'être Eskimo. Pauvre Peter ! C'était lui qui avait fait venir Max au Canada et à sa mort Max avait accepté de le remplacer comme pilote pour ces missions régulières et dangereuses que McLean, chargé de la protection de la faune des Barren Lands, effectuait deux ou trois fois par an.

Et maintenant encore, fort de dix ans d'expérience de vol dans l'Arctique, Max ne pénétrait jamais sans un frisson dans les Barren Lands, des terres qui ne dégèlent jamais et grandes comme trois fois la France.

Pour l'aviateur tout y était péril. Le climat d'abord : le plus froid de la terre avec celui de la Sibérie orientale, le vide humain ensuite, et pour l'aviateur l'absence de repères sur ces plateaux arasés depuis les premiers soulèvements archéens et qui montraient à nu l'écorce la plus ancienne de la planète. Max se savait à la merci de son unique moteur de cent quatre-vingts chevaux ; qu'une panne survienne et il ferait comme Peter, il se poserait, n'importe où, essayerait vainement un contact radio, sortirait sa tente isothermique, sa carabine, et se mettrait à la recherche d'un gibier. D'un gibier presque impossible à approcher tant le regard portait loin sur ces plaines uniformes. Les Barren Lands sont pour les pilotes de l'Arctique ce que le « pot au noir » était pour les pionniers de l'Atlantique Sud, la zone où les ondes ne parviennent pas. Les couloirs de radiogonio des Territoires du Nord-Ouest. sont en effet orientés sud-nord, le plus important partant d'Edmonton en Alberta pour rejoindre Victoria, dans les îles du Pôle, par Yellowknife et Coppermine, le second traçant sa route invisible deux mille kilomètres plus à l'est, remontant de Churchill le long de la baie

d'Hudson, passant par Baker Lake et s'achevant à Resolute au 75e parallèle Nord.

Entre ces couloirs rien, le « trou ».

Max s'arracha à ses pensées. Le moteur tournait rond, parfois une plaque de givre se détachait en paillettes du bord d'attaque des ailes. Une accalmie s'était produite et le ciel dégagé tendait au-dessus d'eux une coupole d'acier bleui. Au-dessous tout était blanc et roux, camaïeu troublé par le miroitement des lacs innombrables aux rives déjà frangées d'une amorce de banquise.

— D'accord ! dit Jack. Nous arrivons sur la Thélon.

Ils poussèrent un soupir de soulagement.

L'immense rivière serpentait à travers la toundra et dans le lit qu'elle avait lentement creusé de lac en lac, quelques buissons de saules polaires s'accrochaient aux versants favorisés ; ils constituaient l'unique végétation arborescente des lieux. Alentour s'étalait une prairie rase de graminées polaires, déjà rouillée par l'automne et les gels, avec ici et là des plaques de neiges nouvelles accumulées par les vents.

Jack avait réglé ses jumelles et scrutait attentivement la plaine :

— Les voilà ! dit-il. Cap à 2 h 15, on les tient !

Max réduisit les gaz et le monoplan descendit doucement, balancé comme une mouette par les grands courants aériens qu'aucun relief ne brisait sur dix mille kilomètres de distance.

Ce que cherchait Jack, Max le savait.

Jack devait recenser avant l'hiver les derniers bœufs musqués du continent canadien. Dans ce que le gouvernement nommait le sanctuaire de la faune.

Extrait de la publication

Les bœufs musqués des Barren Lands constituaient l'unique réserve de ces animaux préhistoriques.

Massacrés au cours des siècles, il n'en restait plus que cinq cents sur tout le continent canadien en 1936 ; on avait protégé les dernières hardes et maintenant douze cents bœufs musqués galopaient sur la toundra, défendus désormais contre les hommes, mais devant lutter contre leurs ennemis de toujours, les loups, les ours grizzlies.

— Voilà le troupeau qui me manquait ! dit Jack rayonnant.

Il comptait : trois taureaux, quinze vaches, des génisses, et les veaux du printemps : trente-deux têtes !

Effrayés par le bruit du moteur, les bœufs musqués galopaient avec fureur, tête basse, les animaux adultes encadrant les veaux, qu'ils semblaient soutenir entre leurs flancs ; le vieux mâle qui commandait la harde se dirigea vers une sorte de tertre qui dominait d'une cinquantaine de mètres le lit de la rivière, s'y arrêta, cornes hautes, et immédiatement, comme s'ils répétaient une tactique longtemps apprise, les bœufs se formèrent en hérisson, défenses pointées vers l'extérieur, les grands taureaux poussant vers l'intérieur du cercle les jeunes bêtes.

— Maintenant, ils ne bougeront plus, dit Jack, pose-toi.

L'amerrissage du petit hydravion fut délicat. La rivière charriait déjà des glaçons et le courant était vif : Max se posa à contre-courant sur un plan d'eau évasé où la Thélon formait une sorte de petit lac ; les glaçons qui dérivaient vinrent cogner avec fracas contre les flotteurs, mais le bruit était plus fort que le choc car il était amplifié par les cylindres

Extrait de la publication

métalliques. Le pilote réduisit les gaz au maximum puis fit glisser son avion vers la berge ; la mince glace qui ourlait le rivage se brisa sous le poids de l'engin. Le pilote jeta une ancre, laissa l'hydravion dériver puis s'immobiliser et coupa le contact.

C'était toujours avec une sorte d'angoisse irraisonnée que Max se posait dans ces solitudes.

Chaque fois il se répétait : « Et si le moteur ne repartait pas ? »

Alors il ferait comme Peter !

Jack, lui, était optimiste. Le zoologue avait passé son adolescence et sa jeunesse dans les Territoires du Nord-Ouest, il y était devenu l'assistant du professeur Temmer, le plus grand spécialiste de la faune arctique ; il avait résidé longtemps à Churchill et à Baker Lake dans les Barren Lands pour étudier les caribous, puis avait parcouru le district de Keewatin pour dénombrer les bœufs musqués.

L'hiver, il se déplaçait avec ses chiens et son guide Dog-Rib, et tous deux s'étaient tirés au mieux d'aventures qui auraient pu mal tourner ; on le disait un peu sang-mêlé, par son arrière-grand-mère, une belle Indienne cree, mais tout cela était si loin !

Jack disait toujours à Max :

— Tu devrais pouvoir embarquer tes chiens, avec eux tu ne risquerais rien…

Max était aviateur, le ciel était son domaine ; Jack, au contraire, était le parfait coureur des bois.

Max déverrouilla la portière : l'air glacial s'engouffra dans la carlingue, et ils reçurent comme une gifle la terrible bise de l'est.

Extrait de la publication

— Moins 20 °C, ça promet !

— L'été est terminé. On va faire vite, sinon les flotteurs vont se congeler, *old boy*…

Max resta un instant immobile comme s'il eût craint de rompre le silence inexprimable des grandes solitudes, puis il perçut les ultrasons du désert portés vers lui par les courants aériens. Son angoisse disparut, des forces primitives bouillonnèrent en lui.

Comme un froissement de soie se précisa le bruit continu des eaux qui défilaient lentement sous l'hydravion ; parfois un éclat de cristal s'imprimait sur la trame ténue du chant de l'eau, une mince pellicule de glace invisible se brisait et laissait bouillonner le courant.

— Faut faire vite, Jack, sinon on se fera prendre au décollage !

Mais l'autre avait déjà sauté dans le lit peu profond de la rivière, et gagnait à grandes bottes la plage qui bordait la crique. Max le suivit.

Sur le tertre dégarni de neige, dominant la rivière, les bœufs musqués formés en hérisson les regardaient venir, immobiles et inquiétants. On ne voyait d'eux en raccourci qu'une muraille de fourrures noir et fauve, hérissée de cornes recourbées et où luisaient comme des escarboucles de grands yeux verts aux pupilles dorées.

Max avait pris sa carabine. Jack ne portait que son appareil photo en bandoulière. Il se retourna vers le pilote et dit, mécontent :

— Tu sais, ils sont sacrés, ne tire sous aucun prétexte, d'ailleurs on ne risque rien, on les aborde par le bas et un bœuf musqué ne charge jamais à la descente !

Extrait de la publication

— Tu en es tellement certain ? Mon ami Weber, le glaciologue, a failli se faire écharper avec son compagnon, dans l'île Axel-Heiberg, l'année passée. Ils faisaient comme nous, ils approchaient par le bas et les bœufs étaient sur la crête, et tout à coup un taureau a chargé, à la descente ! Ils n'ont eu que le temps de s'écarter, mais le chien qui les accompagnait a été éventré et projeté à dix mètres en l'air…

— Ils avaient un chien, dit Jack, c'était là l'erreur. Pour les bœufs, le chien ou le loup c'est pareil, et quand ils sont sur la défensive comme aujourd'hui, il y a toujours un gros mâle qui charge pour disperser les loups. Ils connaissent la tactique, les *muskoxen*, ils sont là depuis plus d'un million d'années ! Allons, viens ! Tu vas ramper sur ma droite, on avancera à même hauteur, et quand on sera à dix ou douze mètres des cornes, on ne bouge plus ! Le temps de les compter, d'apprécier l'âge, le sexe, les promesses de vêlage. Promis !

Ils firent comme il avait dit.

Ils rampèrent à découvert, très lentement, vers la harde formée en hérisson – on eût dit une couronne de fourrure posée sur le crâne chauve de la colline –, mais cette masse, quand on l'approchait, était curieusement parcourue d'une sorte de frémissement, comme celui d'une foule qui tangue et roule au coude à coude dans une bagarre face à la police ; parfois, entre les pattes des bêtes adultes, un jeune veau passait son petit mufle baveux, mais la mère d'un coup de tête le repoussait à l'intérieur du cercle, et là, à l'abri des croupes, une dizaine de jeunes jouaient comme dans un corral.

Trois taureaux se relayaient pour surveiller l'ensemble : parfois l'un d'eux sortait du cercle, se portait quelques pas

Extrait de la publication

en avant, humait l'air, grognait, puis trottait devant le front de sa harde, comme un capitaine avant l'assaut. Max admirait tout à loisir la bête étrange, qui paraissait le double de son poids et de sa taille en raison de l'épaisseur de la fourrure dont les crins pendaient comme une jupe jusqu'au bas des sabots ; l'animal portait, recourbées vers le bas puis relevées en redoutables crochets, les pointes les plus acérées que l'on puisse imaginer. Maintenant qu'ils étaient tout près d'elles, les bêtes commençaient à manifester de l'inquiétude, un autre taureau gratta le sol de ses sabots et émit un sourd meuglement. Jack se porta lentement à la hauteur de Max.

— J'ai mon compte, la harde a augmenté de cinq têtes, c'est peu mais normal… on va reculer aussi doucement qu'on est venu.

Il regarda la « 303 » que portait Max et sourit.

— Mets le cran de sûreté, Max, ils ne nous attaqueront pas et ils vont disparaître derrière la butte dès que nous serons suffisamment éloignés, il faut toujours leur laisser une porte de sortie, sans cela… Tu sais, ce ne sont pas des taureaux, mais bien des ovibos, le plus ancien ruminant connu, une espèce en voie de disparition. Hérodote les avait décrits comme des moutons gros comme des vaches et il avait raison. Leur détente est celle du bélier, rien n'échappe à leur charge !

— Ils sont bien armés, en effet, et je comprends la trouille de Weber.

— Ce ne sont pas des cornes, c'est l'os frontal qui forme cette excroissance fibreuse. Aucun autre animal ne porte pareille défense.

Extrait de la publication

Jack allait encore lui faire un cours, mais Max, qui suivait le lent mouvement des nuages dans le ciel, pressentit l'approche d'un blizzard.

— Navré, Jack, mais il faut décoller sans tarder, les glaces au sol, la neige dans l'air, et nous sommes à plus de cent miles du premier contact gonio !

Jack, dans l'eau jusqu'à mi-botte, se tint prêt à relever l'ancre légère, tandis que Max lançait son moteur. Il repoussa légèrement l'hydravion jusqu'à ce qu'il fût happé par le courant et flottât librement, puis sauta lestement sur l'un des flotteurs avant de se hisser dans la carlingue. Max maintenait son engin immobile au milieu du courant, un chenal navigable paraissant libre au milieu de la rivière, mais d'un moment à l'autre des glaçons pouvaient s'y présenter.

— Je crois qu'en rentrant je peux changer les flotteurs contre des skis ! dit Max tout en surveillant le réchauffement du moteur.

C'était déjà l'annonce de l'hiver, du long hiver canadien.

Ils décollèrent sans effort. Jack indiqua le cap au pilote : il fallait tenir compte de la déclinaison magnétique extrêmement importante, car ils n'étaient guère à plus de quinze cents kilomètres du pôle Nord magnétique, et ils allaient naviguer à l'estime, plein ouest, jusqu'à ce qu'ils retrouvent le contact radio.

Déjà, sous leurs ailes, la visibilité diminuait. Sur ces grands plateaux balayés par les vents, les repères étaient rares : quelques creeks dessinées en noir sur le roux des chaumes d'automne et, balayant le tout, la poussière de neige fraîche qui se déplaçait vers l'ouest et modifiait instantanément

Extrait de la publication

l'apparence et le relief de la toundra. Ils avaient le vent en poupe et Max exulta :

— On fait du cent quarante miles, autant de gagné !

Les yeux fixés sur les cartes que lui préparait Jack, il rectifiait parfois une dérive ; les courants aériens les attiraient irrésistiblement vers le sud, et c'était là le danger permanent : une dérive trop importante qui les amènerait à court d'essence en un point non identifié des Barren Lands.

Mais déjà, quelques signes annonçaient la fin de la toundra : d'abord le relief qui se tourmentait légèrement, indiquant le réseau très fin des rivières qui maintenant coulaient en méandres vers l'ouest et, le long de leurs rives escarpées, une végétation nanifiée apparaissait, saules polaires, légers bouleaux, parfois même dans un méandre un petit bosquet. Ils arrivaient à la tree-line.

— Max, Max ! dit tout à coup Jack, les caribous ! La grande migration d'automne, regarde !

Sur la mince pellicule de neige qui en cet endroit recouvrait la toundra, on voyait nettement l'énorme traînée laissée par les passages d'animaux traçant des lignes orientées en faisceaux divergents vers le sud-est.

— Suivons-les ! dit Jack.

Max regarda sa jauge, hocha la tête.

— Je te donne dix minutes de vol supplémentaire, pas plus, sinon on sera à sec, nous ne sommes pas encore entrés dans la zone radio et tout n'est pas cuit.

À dire vrai, Max aimait ce risque permanent qui accompagnait chacune de ses missions. Son métier de pilote freelance[1] il l'aimait, tout autant que Peter l'avait aimé – Peter

1. Pilote indépendant, propriétaire de son avion.

qui avait surmonté les dangers incohérents des bombardements sur la Ruhr avant de trouver la mort dans la toundra glaciale. Un instant, Max crut entendre, dominant le ronronnement régulier de son petit moteur, le vrombissement de cataclysme des avions de l'escadrille, fonçant tous feux éteints sur l'Allemagne dans le flamboiement des incendies et la gerbe de feu des obus de la Flak ennemie. Il ferma les yeux pour mieux se souvenir, laissa dériver l'avion. Jack lui bourra les côtes.

— Cap à 6 heures, tu rêves, vieux frère !

Il appuya sur le palonnier et l'avion vira. Jack désignait un point sur la toundra.

— Les voilà ! descends jusqu'à quatre cents pieds… Max aussi les avait aperçus. Il n'avait jamais vu un pareil spectacle.

— C'est inouï, mais il y en a plusieurs milliers…

— Près de dix mille, si ce grand troupeau est celui auquel je pense. Mais dans deux jours il sera dispersé.

Les caribous, massés sur plusieurs centaines de mètres de largeur, s'étiraient sur près de dix kilomètres, trottant régulièrement sur la toundra, telle une armée en retraite dans l'hiver de la défaite. Déjà les animaux de tête traçaient des pistes divergentes, comme un éventail qui se déploierait lentement. Dans deux jours, disait Jack, il y aurait quatre ou cinq grandes migrations qui se disperseraient à leur tour en hardes de moins en moins nombreuses, et finalement l'immense troupeau s'éparpillerait dans la taïga de spruces. Chaque harde de trente à cinquante têtes regagnerait son lieu d'hivernage vers lequel un instinct très sûr la dirigeait.

Table

I 5
II 25
III 37
IV 53
V 63
VI 77
VII 91
VIII 107
IX 121
X 129
XI 153
XII 167
XIII 189
XIV 195
XV 209
XVI 221
XVII 231

Extrait de la publication

Mise en page par Meta-systems
59100 Roubaix

N° d'édition : L.01EBNN000262.N001
Dépôt légal : novembre 2012

Extrait de la publication